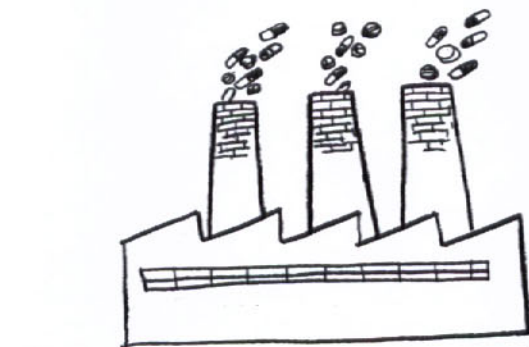


Ah, si le père Roussel voyait ça !

Dans "Notre usine est un roman", Sylvain Rossignol raconte quarante ans de luttes ouvrières à l'usine Roussel-Uclaf. Entre pilules amères et réunions de gélules, un récit captivant (La Découverte).

COMITÉ d'entreprise cherche écrivain... Et le trouve ! Sylvain Rossignol a signé pour écrire l'odyssée des travailleurs de Sano-Aventis, géant de la pharmacie issu de Roussel-Uclaf. Le résultat est étonnant. Comme dans les romans policiers il y a un meurtre, celui de Roussel-Uclaf, fleuron de l'industrie pharmaceutique française. Propriété de la famille Roussel, l'usine de Romainville réunissait des chercheurs, des techniciens, des pros. « Rentrer chez Roussel-Uclaf, c'était pénétrer dans le lieu saint où on fabrique les médicaments », raconte un salarié, dont le témoignage, parmi une soixantaine d'autres, sert de matière à ce feuilleton. Ah, la fierté d'inventer des molécules, d'expérimenter, de conditionner, d'emballer ! M. Roussel soigne ses profits, et les travailleurs ont le sentiment de soigner la France.

Démarré en 1967, le récit, savamment construit, nous fait pénétrer dans les labos et manipuler les ballons « tétracol » (une spécialité maison). Dans l'univers impitoyable de Romainville, les ouvrières gardent la tête



PANCHE

haute et l'oreille fine (« Je reconnais le son de la machine comme je reconnaissais les pleurs de mes gamins à la crèche », raconte l'une d'elles). Scène grandiose vue en 68 : les syndiqués CGT se font engueuler par leur direction nationale parce qu'ils ont osé siffler les bonnes bouteilles du patron. A la fin de la grève, ce dernier retrouvera, à part sa cave vide, l'usine en parfait état et ses animaux cobayes en parfaite santé (ah, l'art de vivre avec les rats de labo !). Même si, en 1976, « une élue syndicale ne montrait pas ses jambes », les jupes des femmes se raccourcissent à mesure que rétrécit l'influence du PCF. Invité à donner l'avis du Parti sur

l'avortement en 1972, Georges Marchais prêche devant une assemblée de femmes pour la natalité ouvrière...

Le métier reste dangereux, entre répression patronale, cuves d'ammoniaque, effluves divers (« peu de problèmes d'alcoolisme au développement chimique : le taulier fournit la dose, gratuitement, en vapeurs »). Dans les années 90 apparaît le plus grand danger : les nouveaux actionnaires. Avec Rhône-Poulenc, Hoechst, Marion puis Aventis commence le bal tragique des fusions barbares et des synergies assassines. Sous la férule des « marketteurs » apparaissent de nouveaux mots : « blockbusters », « clear » (« ta

manip est clear »), et « site », qui remplace « usine ». La guerre mondialiste est déclarée. L'usine de Romainville est dispersée, découpée à la tronçonneuse financière. Et la plaisanterie maison devient : « Ah, si le père Roussel voyait ça ! »... Fin de la recherche, fin de la communauté, et de la fierté qu'il faut garder malgré tout pour soi, à l'abri, comme dans la guerre du feu.

Se rapprochant, dans un autre genre, des « Vivants et les morts », de Gérard Mordillat, Sylvain Rossignol (d'où sort-il, l'animal ?), sur un sujet puissant, réussit à préserver une écriture légère et prenante. Porte-parole inspiré d'une histoire qui appartient finalement à tout le monde, dans cette chronique de la mondialisation il ne cède ni à l'ouvriérisme ni à la nostalgie (« Il ne faut pas enjoliver Romainville, ce n'était pas un pays de lait et de miel »).

Comme le dit le gosse d'une militante syndicale, en laissant sa console vidéo : « Maman, dans la vie, on a combien de vies ? »

Frédéric Pagès

● 415 p., 21 €.